

Jean-Philippe Vincent¹

La pluralité linguistique est féconde, mais parfois difficile à gérer

Le latin, une langue pour l'Europe²

Parles-tu latin, plus précisément, « loquerisne lingua latina ? », c'est une question que l'Union européenne devrait se poser. Nous avons eu le Marché commun, à 6, à 9, puis à 12. Nous avons eu l'Acte unique. Nous avons, au moins pour une douzaine de pays, la monnaie unique. Nous allons voter sur un projet de Constitution pour l'Europe. L'Union européenne compte aujourd'hui 25 pays et, sans doute, bientôt davantage.³ Mais cette Europe est désincarnée, car nous n'avons pas de langue commune. Certes, la pluralité linguistique au sein d'un même pays peut être féconde (cas de la Suisse), mais elle est aussi parfois difficile à gérer (cas de la Belgique) et gageons qu'avec 25 pays et presque autant de langues la cacophonie linguistique en Europe risque de prendre des proportions inquiétantes.

On ne manquera pas d'objecter que la pluralité linguistique est source de richesse. C'est vrai. Et de Gaulle avait raison de dire que Dante, Goethe et Chateaubriand auraient bien mal servi l'Europe s'ils avaient écrit dans quelque « volapük intégré ». Il ne saurait donc être question d'abolir les langues nationales pour leur substituer un sabir unique, mais, parallèlement aux langues vernaculaires actuelles, de promouvoir une langue commune, une κοινή⁴ [koinê], comme disaient jadis les Grecs. Un tel projet ne manquerait pas de susciter des difficultés. Aussi bien, il convient de les aborder une à une.

D'abord, il ne saurait être question de choisir une langue nationale d'un des pays de l'Union européenne. Les jalousies que cela pourrait susciter, fort compréhensibles, s'y opposent. En outre, si, par pure conjecture cette langue devait être parlée par les hommes et les femmes de 25 pays différents, il y a fort à parier qu'elle s'appauvrirait dramatiquement. C'est le sort qu'a connu le grec ancien et il y un monde entre le grec de Xénophon et le grec de

¹ Ancien élève de l'ENA, directeur d'études à l'Institut d'études politiques de Paris.

² Article paru dans *Le Figaro* du 3 mars 2005.

³ En 2010, l'Union compte 27 pays et 23 langues officielles.

⁴ Κοινή (koinê) en grec ancien désignait la «langue commune» des régions plus ou moins hellénisées du monde antique.

la *koinê*, tel qu'il était pratiqué dans presque toutes les provinces de l'Empire romain au premier et au deuxième siècle après Jésus-Christ.

Si ça n'est donc pas une des langues d'un des pays de l'Union qu'il convient de retenir, mais une langue tierce et qui soit liée à l'Europe, culturellement et linguistiquement, cela exclut quelque espéranto que ce soit. Il y a deux langues qui peuvent légitimement être candidates : le grec ancien et le latin. S'agissant du grec ancien, il a bien des atouts, notamment sa formidable subtilité (qui a charmé bien des grands esprits, en particulier Paul-Louis Courier), mais il a le double désavantage de s'écrire dans un alphabet différent et, surtout, de n'avoir engendré qu'une langue moderne, le grec moderne. En revanche, le latin, et plus exactement son prédécesseur, l'italo-celtique, est à l'origine de presque toutes les langues parlées aujourd'hui en Europe.

Mais les Européens peuvent-ils, dans un futur à déterminer, parler latin ? Deux objections, *a priori* insurmontables, semblent s'y opposer. D'abord, nous dira-t-on, il n'est pas possible de faire revivre une langue morte. Il y aurait beaucoup à dire sur le concept de langue morte : il y a des gens, aujourd'hui en Europe, qui parlent le latin et le lisent sans problème sans avoir pour autant l'agrégation de lettres classiques. Surtout, il y a un précédent de résurgence d'une « langue morte », c'est l'hébreu. Dès l'époque du Christ, l'hébreu était devenu une langue liturgique que ne maîtrisaient qu'une poignée de lettrés, de scribes et de prêtres. Le commun des mortels, au premier siècle de notre ère en Palestine, parlait soit l'araméen, soit le grec de la *koinê*, soit les deux, mais certainement pas l'hébreu classique. Cela a duré plus de dix-huit siècles et il a fallu l'impulsion d'hommes comme Renan pour que l'hébreu reprenne vie. Et aujourd'hui, l'hébreu est la langue parlée et écrite par les Juifs d'Israël. Il serait des plus intéressants d'autopsier ce « miracle », pour plagier Arthur Koestler. Il est donc possible de faire revivre une langue prétendument morte.

Cependant, le latin, dira-t-on encore, est trop difficile, et de citer à l'appui les peines et les souffrances que subissent les élèves du secondaire. Cette objection ne vaut rien, car le latin n'est pas plus difficile que le français, l'allemand ou l'espagnol.

La vérité est qu'on le rend difficile, parce qu'on ne l'enseigne que pour traduire des textes littéraires qui, au fur et à mesure des études, sont d'une difficulté croissante. On commence par le *De viris illustribus urbis Romae* de l'abbé L'Hommond, puis on aborde César, puis on passe à Pline le Jeune, puis à Cicéron, Tite-Live et Virgile, pour finir en

terminale par Tacite et Salluste. Il est bien évident que si l'on demandait aux jeunes Européens de parler le latin comme l'écrivaient Tacite et Salluste, on irait vers une impasse. Ce serait comme si l'on exigeait des jeunes Français de parler et d'écrire comme Racine, Stendhal, Courier, Proust et Céline : de toute évidence, c'est impossible. Le latin qui était réellement parlé par le commun des mortels au premier siècle de notre ère était infiniment plus simple : on en a une idée approximative par quelques passages de Catulle, Martial, Pétrone ou d'Apulée, et surtout par les inscriptions de l'époque ou par les graffitis que l'on trouve à Pompéi et ailleurs. Pas un latin vulgaire, mais un latin humain.

Il convient donc d'humaniser des humanités que l'on a longtemps déshumanisées. Et mon souhait le plus cher serait que, d'ici à trente ans, mettons, si je posais à un jeune Européen la question : « Loquerisne lingua latina ? », il puisse me répondre : « Ita, optime » (« Oui, sans problème »).